

PAGES

MANQUANTES

our holy father Pius X. On le pense bien, ce respect dont est entouré à Régina Mgr Mathieu m'émut profondément et j'en étais fier pour ma foi comme pour ma race.

"Après un quart d'heure l'auto arrivait en face de la résidence de Mgr l'archevêque. J'avais cru la trouver à côté de sa superbe cathédrale, dont les clochers dominant toute la grande plaine; mais jusqu'ici les ressources financières n'ont pas permis au premier pasteur de Régina d'avoir sa maison et il habite une demeure louée sur la rue McIntyre. Un domestique me reçut et fit parvenir ma carte à Monseigneur après m'avoir introduit au salon. Mais en arrivant c'est dans son cabinet de travail que Sa Grandeur voulut me recevoir comme pour être dans une plus grande intimité. Au salon c'est tout le monde qu'on reçoit, le cabinet de travail c'est à ceux qu'on accueille avec plus de sympathie qu'on l'ouvre et cette pensée délicate me combla d'émotion. C'est à l'aise que Sa Grandeur voulait bien s'entretenir avec moi, me rappelant son arrivée à Régina il y a sept ans, ses débuts dans une contrée où elle se sentit dépaycée, les travaux accomplis, les épreuves subies, mais aussi les consolations reçues aussi bien des non-catholiques que des catholiques. Et nous abordâmes le sujet de l'établissement de nos compatriotes dans l'ouest.

"Là-dessus Sa Grandeur, comme Mgr Béliveau, exprima l'opinion que sans vouloir amoindrir le Québec on pourrait diriger dans l'ouest un plus grand nombre de Canadiens français, et qu'on pourrait avec avantage aller chercher aux Etats-Unis des sujets, qui, ayant la mentalité américaine, s'acclimateraient vite dans ce pays.—"L'esprit de l'ouest, disait Mgr Mathieu, a quelque chose de la mentalité américaine et les Franco-Américains se retrouveraient chez eux ici. Ils ont l'énergie, ils ont l'activité, ils ont l'esprit d'entreprise. C'est tout ce qu'il faut pour réussir dans l'ouest. Et au lieu de s'exposer à se ruiner physiquement, intellectuellement et moralement, dans les usines de la Nouvelle-Angleterre ou d'ailleurs, ils trouveraient ici la santé du corps, la liberté de l'intelligence et la culture morale, sans compter qu'ils acquerraient avec tous les dons qu'ils possèdent, le bien-être et la fortune. Ils ne seraient plus les esclaves d'un maître ou d'un patron; mais ils seraient leur maître." Et pour me le prouver, Sa Grandeur me raconta le fait d'un cultivateur de Saint-Barthélemy—je crois—qui, arrivé avec ses fils il y a un an sur une ferme au milieu de la colonie canadienne française, réalisa dès la première année \$16,000 avec sa moisson. Et les exemples de ce genre sont nombreux aussi bien dans la Saskatchewan que dans le Manitoba.

"La population canadienne-française de la Saskatchewan est actuellement de 35,000 au moins et des milliers d'autres de nos compatriotes pourraient y venir. Seulement, ajouta Monseigneur, on n'a pas débuté avec discernement. On a laissé venir les colons dans l'ouest sans les guider et il est arrivé qu'ils sont allés se noyer dans des milieux anglo-protestants. Aujourd'hui nous cherchons à rassembler ceux qui nous

viennent et un Canadien français de la province de Québec ou un Franco-Américain parle-t-il de venir se fixer parmi nous que nous l'installons au milieu de ses compatriotes. Ainsi il se retrouve chez lui. Et notre organisation nationale et religieuse est aussi complète que possible dans les circonstances. A Régina, les catholiques de langue anglaise ont leur collège classique et à Gravelbourg les Canadiens français ont le leur. La population catholique de mon diocèse est de 83,400. Elle se compose d'Allemands, d'Anglo-saxons, de Ruthènes, de Polonais, de Sauvages; mais ce sont les Canadiens français qui sont le plus grand nombre: ils sont environ 22,000. Chaque dénomination nationale a ses prêtres et ses missionnaires et les prêtres ou les religieux canadiens-français ou français sont **multilingues**. Nos compatriotes et nos coreligionnaires ont leurs écoles, leurs couvents, leurs hôpitaux desservis par des religieuses de quatorze communautés différentes. Les Canadiens français retrouveront donc ici ce qu'ils ont laissé dans la province de Québec ou aux Etats-Unis".

"En route, un numéro du *Star* de Montréal, en date du 13 août, m'était tombé sous la main et j'y trouvais une dépêche de Régina annonçant que la loge provinciale des orangistes faisait circuler une pétition à être adressée au gouvernement pour faire rappeler la loi autorisant l'enseignement du français en Saskatchewan. C'était l'occasion de traiter de ce délicat sujet avec mon éminent interlocuteur. Cette nouvelle que Mgr Mathieu connaissait ne parut pas s'émouvoir. Froidement et sagement il me mit au courant de la situation.

"Voici, dit-il, ce que la loi actuelle nous accorde. La première année peut être enseignée en français dans nos écoles et une heure par jour est consacrée à notre langue dans les autres grades de l'enseignement; ce qui, avec la demi-heure de catéchisme qui nous est allouée tous les jours, nous fait une heure et demie par jour accordée à notre langue et à notre foi, sans compter la première année de cours français. Je veux croire que ce n'est pas encore parfait, mais j'ai pour principe de prendre tout ce qu'on me donne. N'est-ce pas l'avis et le conseil que Sa Sainteté Léon XIII nous a donnés dans son encyclique du mois de décembre 1897? Je ne refuse rien des amendements qu'on nous concède et je crois que c'est ainsi que nous réussissons mieux à faire reconnaître nos droits. Surtout n'allons pas par la virulence de notre langage et l'audace imprudente de nos gestes compromettre le succès d'un travail de longue haleine. Qu'on ne perde donc pas de vue que nous sommes en minorité et que ce n'est pas en s'attaquant inconsidérément à la majorité qu'on obtiendra le plus. Je reconnais bien qu'il faut avoir des principes et les faire valoir. Mais comme saint François de Sales le disait, le principe ne doit pas être une règle rigide qui ne puisse se plier aux circonstances. Un principe, c'est plutôt un fil, disait encore le saint évêque, c'est un fil conducteur qu'on suit à travers toutes les sinuosités et les

aspérités auxquelles il semble se plier, mais qui conduit quand même au but.

«Depuis que j'occupe le siège de Régina, j'ai reçu de la part des non-catholiques, même parfois des plus féroces, trop de marques de sympathie pour douter un instant que le jour ne viendra pas où nos droits seront reconnus. Il est bien vrai que nous sommes attaqués et que nous sommes en butte à des ennuis. Mais il ne faut pas s'inquiéter. L'Eglise du Christ en a subi bien d'autres et ses adversaires n'ont pas prévalu contre elle. N'allons pas nous décourager pour ça. Ma ligne de conduite est bien simple. Je m'efforce d'être bon, d'être courtois avec tous ceux qui ne partagent pas notre foi et j'ai été à même de constater que cette politique n'a nui ni à ma race ni à ma religion. Je veux croire que dans le Québec on s'intéresse à nos épreuves. Mais, pour nous consoler, qu'on ne se livre pas à des écarts de langage! Qu'on soit prudent, qu'on n'attire pas la haine de ceux qui nous attaquent! Nous avons ici un journal français, le *Patriote*. Quand des difficultés du genre de celle que vous me signalez surgissent, ce journal avec vigueur, il est vrai, étudie la question, la tourne et la retourne pour la mieux faire connaître à ses lecteurs français, puis au besoin il s'adresse en anglais à nos contradicteurs et à chaque fois il gagne des adhésions. Déjà en 1918, cette question du français fut soulevée. Le *Patriote* entreprit de l'étudier à fond et l'Association catholique franco-canadienne de notre province se chargea de répandre cette étude en anglais. Ce travail si bien fait fut une révélation pour plus d'un et aujourd'hui nous comptons plus d'amis parmi nos adversaires d'hier.

«Je sais qu'il y a ici des extrémistes, mais souvent parmi ceux qui les suivent il s'en trouve que l'ignorance des faits égare. En novembre 1916, le *Canadian Club* de cette ville me faisait l'honneur de m'inviter à donner une conférence sous ses auspices. On me laissa le choix de mon sujet. Je vis là une belle occasion de mieux faire connaître ma province d'origine et je parlai de l'éducation dans la province de Québec. Si les Anglo-Saxons eussent été aussi mal disposés que certains imprudents le proclament trop souvent, le *Canadian Club* n'eut pas cru avantageux et nécessaire de répandre ma modeste causerie. Eh bien c'est lui qui se chargea de la faire imprimer et de la faire distribuer. La semaine dernière (c'était le mardi 19 août), on m'invitait au *Kewanis Club* à parler de la solution de la question sociale. Je parlai là en citoyen de Régina parlant à ses concitoyens, en évêque parlant en prêtre de Jésus-Christ. J'exprimai toute ma pensée à mon aise et dis à mes auditeurs que la solution de la question sociale se trouverait dans l'Evangile et que l'Evangile c'est à l'église et dans les temples qu'on en entendait la lecture. Je conclus qu'on devrait de plus en plus fréquenter l'église, où chacun apprendrait à l'école du Christ à mieux se connaître et à s'aimer plus et qu'ainsi disparaîtrait l'antagonisme qui divise les classes sociales. Eh bien cette nouvelle conférence, donnée avec la plus grande franchise

par un prélat catholique à des non-catholiques, aura aussi l'honneur de l'impression et de la distribution. Je vous signale cet autre fait pour vous démontrer qu'il n'existe pas un aussi mauvais esprit, ni une aussi haineuse antipathie qu'on le pense chez nos compatriotes d'autre langue et d'autre croyance.

"Je reste convaincu qu'avec de la bonté, de la prudence, du tact, un peu de souplesse, on peut finir par convaincre nos compatriotes anglo-protestants. La vitupération, l'injure, le sarcasme et la haine n'appelleront que la vitupération, l'injure, le sarcasme et la haine. Il y aura bien de temps à autre des explosions de fanatisme, mais ce sera comme quand éclate un orage. Aujourd'hui les Canadiens français et les catholiques sont bien organisés. Ils sont unis. Ils peuvent endurer l'orage et attendre le beau temps et il viendra. La vie d'un peuple n'est pas celle d'un individu. Elle se déroule en un grand nombre d'années. Pourvu que ce peuple soit fort et uni il n'y a pas lieu de désespérer, surtout s'il est bon, sage et prudent."

"A ce moment de l'entretien, Sa Grandeur se leva. Je crus que c'était pour me laisser voir que notre entretien était terminé. Mais non, Monseigneur m'offrait de faire une marche avec moi pour aller voir sa cathédrale. Je m'empressai d'accepter une si aimable invitation et l'archevêque, en me faisant admirer son beau temple qui est l'orgueil de la cité, me parla de ses projets de construire à l'ombre de sa cathédrale sur un vaste terrain vacant son archevêché et ses dépendances. — "Seulement, dit-il, avec un peu de mélancolie, c'est un projet dont la réalisation est encore loin faite de ressources mais j'espère toujours voir mon vœu se réaliser." Et comme il me disait cela, ma pensée se porta vers nos compatriotes et nos coreligionnaires riches et richissimes de Québec, pour qui ce serait chose facile de satisfaire une si légitime ambition d'un des prélats qui font le plus d'honneur à notre race et à notre croyance.

"Et de la cathédrale, Sa Grandeur voulut bien venir me reconduire jusqu'à la gare en me faisant part de ses projets et de ses travaux futurs pour le plus grand bien spirituel et moral de ses chères ouailles.

"Je quittai Mgr Mathieu l'âme remplie d'émotion et formant le vœu le plus sincère de voir ses oeuvres couronnées du plus beau succès."

CONDAMNATION A MORT D'UN SAUTEUX RIVIERE-ROUGE 1845

Dans sa lettre du 9 septembre 1845 à Monseigneur Bourget évêque de Montréal, Monseigneur J.-N. Provencher donne les détails suivants sur la condamnation à mort d'un jeune Sautoux, en y ajoutant ce renseignement précieux au point de vue de l'histoire : "C'est la première exécution de ce genre dans le pays; j'espère qu'elle fera impression sur les méchants et surtout les sauvages."

“Dix grands hommes d'entre les Sioux sont venus pour faire la paix avec les Métis et les Sauteux. Dimanche, 31 août, après vêpres, ils me firent visite et virent évêque et prêtres, pères, soeurs, ce qu'ils désiraient. Partis satisfaits, ils traversèrent pour aller faire visite au fort. Ils étaient accompagnés de bien des curieux, parmi lesquels il y avait des Sauteux. En arrivant à la porte du fort, un Sauteux fanfaron tira un coup de fusil dans la bande, et tua du même coup un Sioux et un Sauteux qui moururent sur le champ. Le meurtrier âgé de 23 ans, fut saisi, mis en prison, jugé le jeudi suivant, et pendu le sept septembre. C'était un sauvage infidèle que le libertinage retenait dans l'infidélité. Il a demandé le baptême, a avoué qu'il méritait la mort qu'il a acceptée comme punition de ses crimes. M. Belcourt l'a assisté.

Les Sauteux paraissaient bien disposés à faire la paix avec les Sioux; ils se rendaient pour cela, car ils étaient arrivés le même jour. On leur a fait comprendre que ce crime n'avait pas été commis au nom de la nation. On les a renvoyés contents du moins en apparence. Ils étaient partis quand le coupable a été jugé et pendu. On les a fait accompagner par vingt ou trente Métis jusqu'à Pembina, afin de les mettre à l'abri de la malveillance des Sauteux qui auraient pu facilement tuer les neuf qui restaient, s'il en avait pris envie à quelques méchants.”

UNE APPRECIATION DU REGLEMENT XVII

Si de telles restrictions en matière de langue (celles que prévoit, à l'endroit de la minorité franco-ontarienne, le Règlement XVII) étaient aujourd'hui appliquées à la minorité de langue anglaise de la province de Québec, le résultat serait une intervention à main armée, si nécessaire, des Anglo-Canadiens de tout le pays. La différence, entre la situation actuelle dans l'Ontario et celle que nous imaginons pour le Québec, est que, dans le recours à la force physique, nous l'emporterions probablement tandis qu'eux échoueraient. Mais c'est là toute la différence. En tant qu'il s'agit de la cruauté de telle contrainte, en matière de langue, il n'y a pas l'ombre d'une différence.

Bridging the Chasm.

Percival F. Morley.

VETURE ET PROFESSION TEMPORAIRE A LA MAISON-CHAPELLE

Le 20 novembre 1919, Monseigneur l'archevêque présida une cérémonie de prise d'habit et de profession temporaire à la Maison Chapelle.

Sœur Charles Bonaventure (née Marie Ducharme) prit le saint habit, et Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus (née Eveline De Gagné) fit profession temporaire.

Le sermon de circonstance fut donné par monsieur l'abbé Ad. Sa-

bourin, Directeur du Petit Séminaire. Après avoir démontré que la jeune fille en embrassant la vie religieuse fait un acte de haute sagesse et un acte utile à elle-même, à l'Eglise et à la Société, il félicita les Soeurs Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur de Jésus et de Marie Immaculée sur l'enseignement vraiment catholique et français qu'elles donnent dans leurs différentes maisons.

DEUX POEMES INEDITS DE W. CHAPMAN

Nous sommes heureux de publier deux poésies inédites de William Chapman, mort le 23 février 1917. En raison de leur couleur locale, notre regrette poète avait envoyé ces deux poèmes à Sa Grandeur Monseigneur A. Béliveau, afin qu'ils fussent publiés dans le Bulletin de la Société Historique de Saint-Boniface. Le Gouvernement Provincial de la Province de Manitoba n'a pas jugé à propos d'accorder à cette Société Historique l'allocation qu'elle recevait chaque année sous le Gouvernement Roblin, c'est ce qui explique que cette Société n'ait rien publié depuis 1916, sans trop savoir quand elle pourra reprendre la publication de son Bulletin. Nous nous faisons un plaisir de livrer au public, sur la demande du Secrétaire de la Société Historique de St-Boniface, ces deux poèmes écrits en 1916, peu de mois avant la mort de leur auteur.

FEU DE PRAIRIE

Le soir serein descend dans la prairie immense.
 Sous le ciel estival tout dort et fait silence,
 Les buffles et les cerfs, les antres et les nids;
 Tout se tait, hors le vent dans les grands foinis jaunis
 Ondoyant et chantant comme une mer sans borne.
 Cependant, au milieu du désert calme et morne,
 Où nul être vivant ne semble respirer,
 Le long d'un lac d'azur, qu'on entend murmurer,
 Des trappeurs indiens, sortis d'une savane
 Qui tait tache au couchant, marchent en caravane,
 Le remington au poing et la couverture au dos,
 Tout courbés sous de lourds et précieux fardeaux.
 Ils veulent cheminer tant que l'ombre croissante
 N'aura pas effacé tout à fait chaque sente
 Que naguère suivaient les chasseurs de bison.
 Ils vont alertement, les yeux sur l'horizon,
 A travers des roseaux que la brise balance.

Tout à coup, du milieu du groupe qui s'avance,
 Dans la profonde paix tombant du grand ciel bleu,
 S'élève une clameur d'effroi : le feu ! le feu !
 Une immense rougeur ensanglante la plaine

Du côté du ponant, et dans la nuit sereine
 Cette rougeur s'avive et croît rapidement.
 Elle croît, elle croît, et sur le firmament
 S'ouvre comme éventail et comme astre irradie :
 Dans les hauts foins séchés court un vaste incendie,
 Qu'a sans doute allumé quelque imprudent fumeur.
 Avec une lugubre et farouche rumeur,
 Pareille aux bruits des eaux que l'ouragan refoule,
 Vers le groupe effaré la flamme se déroule,
 Monte, tombe, se tord, bondit, plane, descend.
 Par moments on dirait une houle de sang
 Qui déferle dans l'ombre incessamment accrue.
 Et le vent maintenant gémit, râle, se rue,
 Mord, déchire et découpe en convulsifs fragments
 Du dévorant brasier les tourbillons fumants.
 Prompt comme le simoun semant deuil et ravage
 Dans les immensités du Sahara sauvage,
 L'incendie en tous sens allonge ses réseaux,
 Qui font lever des vols d'innombrables oiseaux
 Et changent la prairie en une mer ardente.
 Et ce nouvel enfer, que seul eût conçu Dante,
 Devant lequel s'enfuit un monde frémissant,
 Vers les chasseurs toujours s'avance en rugissant.
 Le farouche océan, dont les vagues flamboient,
 Où des troupeaux d'élans et de bisons se noient,
 Dans son débordement, partout se creuse un lit.
 Tantôt le vaste incandescent pâlit
 Comme les feux tremblants du couchant d'or qui sombre.
 Ou comme un drap de pourpre électrisé dans l'ombre.
 Tantôt, comme un millier de serpents effrénés,
 Le feu rampe, en sifflant, sur des rocs calcinés;
 Puis brusquement du sol jaillit comme une lave.
 Souvent l'oeil trompé croit flotter quelque épave
 Sur les ondes sans fin de cette mer sans nom.
 On croirait quelquesfois entendre le canon
 Gronder dans les lointains que la fumée estompe.
 Et plus violemment le vent souffle en sa trompe,

Plus plaintifs sont ses cris, ses râles, ses sanglots.
 Et le gouffre infernal sans trêve étend ses flots,
 Menaçant d'engloutir la caravane en marche.
 Dans ce déluge igné pas de radeau, pas d'arche,
 Qui promette un refuge aux voyageurs surpris!
 Où fuir! où se terrer? où chercher des abris
 Contre l'archarnement des dévorantes lames?

Pour tâcher d'échapper à la trombe de flammes
 Dont l'opaque fumée a noirci le ciel bleu,
 Dans les herbes le chef des trappeurs met le feu;
 Et, poussé par un souffle impétueux d'orage,
 Le nouvel incendie à grands bruits se propage,
 Lançant un reflet pourpre à l'infini des cieux.
 Le groupe maintenant chemine entre deux feux:
 L'un près de le toucher, l'autre qui le devance.
 Malgré son flamboiment aussi vaste qu'intense,
 Brusquement le premier enfer s'évanouit
 Sur le sol dénudé par le second qui fuit,
 Faute de l'aliment qui nourrissait sa rage.
 Et, sauvés, les hardis chasseurs, dont le courage
 Au milieu des périls ne s'est jamais lassé,
 Derrière le brasier roulant qu'ils ont lancé
 Dans le fouillis herbeux de l'insondable plaine
 S'avancent lentement, aveuglés, hors d'haleine.
 Et le feu, qui bondit à travers le grand foin,
 Du groupe qui le suit est déjà loin, très loin.
 Toujours aussi bruyant, toujours aussi rapide,
 Il plonge dans la nuit sombre comme un bolide
 Dont le vol lumineux raserait le gazon.
 La flamme cependant pâlit à l'horizon,
 Et semble n'y jeter qu'une clarté de lune.
 Et la profonde trace, à la fois blanche et brune,
 Qu'elle creuse en fuyant sous l'azur obscurci,
 Rapidement décroît. Le feu décroît aussi.
 Le vent a tout à coup redoublé de vitesse...
 Le feu décroît toujours, le feu décroît sans cesse,
 Et dans l'ombre n'est plus qu'un point rouge, imprécis,
 Qui vacille et tremblote au bord des cieux noircis.

Et maintenant s'élève un solennel murmure :
 Les trappeurs, à genoux sur la plaine âpre et dure,
 Rendent grâce au ciel qui les garde aux déserts.
 Et la fumée épaisse ondoyant dans les airs,
 Où palpitent encor des lambeaux de rafale,
 Semble, vers l'orient, le nuage qu'exhale,
 Dans le recueillement religieux du soir,
 Le mobile foyer d'un énorme encensoir.

W. Chapman.

LES CHASSEURS DE BISONS

Trois cents Métis français, fiers chasseurs de bisons,
 A travers la prairie aux vastes horizons,
 Sur qui l'azur rayonne et le silence plane,

S'avancent, l'oeil au guet, en longue caravane.
 Ils défilent, montés sur de lourds chariots
 Que traînent de fougueux mustangs, dont les sabots
 Ne sentirent jamais le poids du fer sonore.
 Les Métis sont venus du côté de l'aurore,
 Emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants.
 Ceux-ci poussent parfois de longs cris triomphants,
 Heureux d'accompagner leurs pères à la chasse,
 Car en eux coule encor le sang de cette race
 Dont rien ne sut fléchir l'audace et la fierté.

Eclaireurs du regard sondant l'immensité
 Du sauvage désert, où nul vent ne murmure,
 Des cavaliers, couchés presque sur leur monture,
 Voltigent en avant...

Depuis quatre longs jours
 La caravane marche et l'horizon toujours
 Recule. Vainement, sous le ciel sans nuage,
 Les chasseurs vont cherchant quelque troupeau sauvage...
 A la nuitée ils font halte, et les chariots
 En cercle sont rangés. Au milieu de l'enclos,
 Dans un empressement qui les rend haletantes,
 Les femmes d'un bras souple et fort dressent les tentes,
 Cuisent pour le souper chevreuils et caribous...
 Et, comme les Métis redoutent les Sioux,
 Qui leur gardent, hélas! des rancœurs éternelles,
 Autour du campement veillent des sentinelles.

Dès qu'a uli, ce matin, à l'Orient vermeil
 Le sourire, indécis encore, du soleil,
 Les chasseurs ont repris leur course, et la distance
 Que, depuis l'aube, ils ont parcourue est immense.
 Cependant devant eux nul bison n'est encor
 Apparu. Le jour baisse, et déjà l'astre d'or
 Pâlit à l'horizon comme un feu qui décline.

Tout à coup, au moment d'atteindre une colline,
 Qui leur semblait hier un point vague, incertain,
 Les Métis croient entendre un tonnerre lointain,
 Croient sentir un frisson au sol de la prairie;
 Et, presque en même temps, un des chasseurs s'écrie :
 - "Les bisons! les besoins!"

Un immense troupeau
 Vient d'émerger au loin, et, porteur d'un drapeau

Oui sous les derniers feux du couchant étincelle,
Le plus vieux des Métis commande :

—“En selle! en selle

Les chevaux, dételés, sont sellés aussitôt,
Et les voilà partis tous ensemble, au grand trot,
Les cavaliers guidant du seul geste leurs bêtes.

La harde doit compter, au moins, trois mille têtes ;
Et dans le tas massif, de moment en moment,
Retentit quelque rauque et long mubissement,
Qui fait frémir l'écho des solitudes mornes.
A travers les buissons de la plaine sans bornes
Les boeufs sauvages vont, blancs de sueur, fiévreux,
Hagards, baveux, faisant tournoyer derrière eux
Des vagues de poussière et de chaude fumée.
Un vieux fauve conduit la mugissante armée,
Dont les bonds rythmés font trembler le sol herbeux.

A l'aspect des poneys rapides, les grands boeufs
Changent soudain de route, au hasard de la fuite...
Les tigres sont moins prompts, les loups courent moins
A présent les mustangs sont lancés au galop,
Et, comme le typhon est plus vif que le flot,
Sans doute ils atteindront la harde effarouchée.
Quel épouvantement et quelle chevauchée!
Nul ne pourra jamais les peindre avec des mots :
Les femmes, les enfants, gardant les chariots,
— Pendant que les coursiers vont à bride abattue, —
Dans une fixité de spectre ou de statue,
Qu'à peine ébranleraient les éclats du canon,
Regardent, haletants, cette joute sans nom.
A la suivre des yeux on est pris de vertige.
Elle est démence, adresse, horreur, fièvre, prodige.
Et buffles effarés et fougucux alezans
Passent dans le désert comme des ouragans ;
Et tout fuit devant eux, tout tremble à leur approche,
L'ours, le loup, le renard, l'étang, l'arbre, la roche.
— Au-dessus d'eux l'autour lui-même est frémissant.
Ils vont, ils vont, courant, galopant, bondissant,
Des plaines secouant le sommeil léthargique
Dans un emportement effroyable, tragique.
O les rudes chasseurs! les fuyards forcenés!
Dans leur effort farouche et sans frein les poneys

Ont du sang aux naseaux et les bisons aux mufles.
 Qui devra triompher, des coursiers ou des buffles,
 Des légers étalons ou des souples taureaux ?
 Hop ! hop ! hardi ! hardi ! les bons petits chevaux !
 Ni buisson, ni torrent, ni roc, ni fondrière,
 Ne peuvent ralentir leur course ventre à terre.
 Non, nul ne saurait dire en des vers affolés
 Les élans éperdus de ces coureurs ailés.
 Hop ! hop ! hardi ! hardi !—Les mustangs si véloces
 Auront en un clin d'oeil atteint les boeufs féroces,
 Qui frôlent maintenant les arbres d'un bosquet.
 Déjà plus d'un tireur épaula son mousquet,
 Retourné sur la selle, attendant qu'on commande.

—“Feu !” clame au même instant le vieux chef de la bande.
 Et cent boeufs foudroyés jonchent le sol rougi.
 Le respe de la harde ébranlée a rugi
 D'épouvante et de rage. Et la fuite éperdue
 A travers la sauvage et muette étendue
 Semble encor plus rapide, et sans trêve le plomb
 Crible les bisons fous lancés dans un vallon,
 Où le vol de l'instinct aveugle les emporte.
 Une bête visée est une bête morte.
 Rien ne peut égaler l'adresse des tireurs.
 Laissant flotter la rêne au col de leurs coureurs,
 Les Métis hardis, l'air superbement farouche,
 Droits sur les étriers et du plomb plein la bouche,
 Tirent incessamment, sans bourrer leurs mousquets,
 D'une corne y versant la poudre par hoquets,
 D'une lèvre écumante y laissant choir trois balles.
 Avec toute l'ardeur des anciens cannibales
 Et tout l'acharnement des molosses lâchés
 La chasse se poursuit, et les bisons hachés
 Tombent, tombent toujours, comme les blés qu'on fauche—
 De crainte d'accident, chaque homme tire à gauche.
 Enivré de l'odeur de la poudre, souvent
 Un étalon bondit dans le torrent vivant,
 Dont les flots furibonds brisent tout dans leur fuite.
 Alors quelque taureau géant se précipite,
 Et, la tête baissée et l'oeil en feu, meuglant,
 Dans toute sa longueur plonge sa corne au flanc
 Du cheval qui chancelle et s'abat, blanc d'écume,
 En déroulant, horreur ! un lourd boyau qui fume,
 Vomissant un sang noir sur le sol piétiné,
 Et blessant, convulsif, l'homme désarçonné.

Souvent, serrés de près, des buffles, hors d'haleine,
 Se retournent soudain contre la meute humaine,
 Et dans l'affreux torrent il se creuse un remou
 Il se fait un recul dans le bataillon fou,
 Dont les rangs décimés constamment se resserrent.
 Chasseurs, chevaux, bisons, que les halliers lacèrent,
 Sur la plaine, où ne luit maintenant nul rayon,
 Sont alors confondus dans un noir tourbillon
 Fait de poussière épaisse et d'épaisse fumée,
 Comme on en voit flotter au-dessus d'une armée
 D'où montent les clameurs du bronze rugissant.
 Dans ce long hourvari fébrile, étourdissant,
 Parfois contre le moindre obstacle un cheval butte
 Et brusquement s'affaisse, éreintant dans sa chute
 Son cavalier. Parfois un bison, aveuglé
 Par le vent de la course, entraîné, bousculé
 Par les fuyards voisins, tombe et barre la route,
 Créant sous les sabots de l'armée en déroute
 Un vaste écrasement, un sinistre chaos.
 Et le sang des grands corps tout broyés coule à flots,
 Les cornes au hasard frappent, les balles grêlent,
 De stridentes clameurs s'élèvent et se mêlent
 Semblent mettre le plus de leur instinct brutal.
 Dans ce choc foridable où l'homme et l'animal
 Le troupeau fuit toujours et, dans la griserie
 De la course qui fait tressaillir la prairie
 Et frissonner l'oiseau fendant l'azur des cieus,
 Quelques-uns des chasseurs, les plus audacieux,
 Les plus violemment tenaces et cupides,
 Se laissent emporter par leurs chevaux rapides,
 Et, cessant de tirer sur le troupeau sanglant,
 Pour laisser refroidir leur fusil tout brûlant,
 Frappent aveuglément les boeufs à coup de crosse.

Auprès de cette lutte épouvantable, atroce,
 Les combats de taureaux espagnols sont des jeux.
 Elle vous fait frémir des talons aux cheveux.
 Mais, malgré ses horreurs, le ciel bénit la chasse
 Des hardis descendants des hommes plein d'audace
 Qui bravaient l'Iroquois barbare de jadis.
 Oui, le ciel la bénit, car elle est des Métis
 Le pain quotidien.

Cependant la nuit tombe,
 Et devant la sanglante et farouche hécatombe,
 Devant les corps fumants de chevaux éventrés,

Devant des cavaliers gisants, tout lacérés,
 Laissant voir à leur front quelque terrible entaille,
 On se croirait le soir sur un champ de bataille
 Où les obus auraient broyé des escadrons;
 Et les buffles, jonchant, couverts de mouchérons,
 Le sol ensanganté de la plaine insondable,
 Dans un entassement lugubre, formidable,
 Transformant en charnier plus d'un val ténébreux,
 Nous font songer au temps biblique où les Hébreux.
 Aux près de Gabaon faisant des sacrifices,
 Par centaine immolaient boucs, taureaux et génisses
 A la Divinité.

Les ombres maintenant
 Voilent tout le désert, encore frissonnant
 Des clameurs de la lutte, impossible à décrire,
 Entre les cavaliers et la harde en délire,
 Qui court toujours, qui court sans halte, éperdument.
 La poudre ne fait plus frémir que par moment
 Le sauvage et lointain écho des forêts vierges.
 A l'autel de l'azur déjà brillent les cierges
 Que de son feu Vesper allume au firmament.
 La fusillade enfin meurt insensiblement.
 Plus de mugissements! plus d'horrible vacarme!
 Le dernier tireur vient de décharger son arme.
 Et la poursuite cesse, et plus d'un fin coursier
 S'affaisse, pantelant, sur ses jarrets d'acier;
 Autour des fiers chasseurs tout retombe au silence,
 Et l'on n'entend au sein de cette arène immense
 Que le bruit décroissant du grand troupeau qui fuit
 Dans le farouche et noir mystère de la nuit.

W. Chapman.

DING! DANG! DONG!

— Mgr E. Legal, archevêque d'Edmonton a tenu à saluer Monseigneur l'Archevêque à son retour d'Europe. Il est descendu à l'archevêché le 19 novembre, en compagnie du Rév. Père A.-M. Bigonnesse, O.M.I. M. l'abbé A. Bernier, son chancelier était venu le rencontrer d'Edmonton. Ils sont tous partis le même soir pour Edmonton. Monseigneur paraît en bonne santé, et enchanté de son voyage à Rome et en France. Il a assisté aux grandes fêtes de Montmartre.

R. I. P.

— Madame L.-J. Collin de Saint-Boniface, décédée à Saint-Louis, Miss., alors qu'elle se rendait avec son mari en Californie.